

XYZ. La revue de la nouvelle

Nouvelles d'ici et d'ailleurs



Numéro 87, automne 2006

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/3216ac>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

Publications Gaëtan Lévesque

ISSN

0828-5608 (imprimé)

1923-0907 (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer ce compte rendu

(2006). Compte rendu de [Nouvelles d'ici et d'ailleurs]. *XYZ. La revue de la nouvelle*, (87), 93–95.



Écrire l'abat

Louis Hamelin, *Sauvages*, Montréal, Boréal, 2006, 291 p.

CÉDONS à la complaisance du jeu de mots lacanien. Écrire «là-bas», pour Louis Hamelin qui affectionne tant le vaste souffle spatial de l'Amérique, c'est aussi écrire *l'abat*. C'est écrire moins dans un paysage que dans une chair un peu triste et résiduelle; une chair revenue du tressaillement, et qui cherche une langue assez sale pour en harnacher l'écho lancinant. Disons tout de suite, par ailleurs, que c'est là ce qui impressionne dans ce premier recueil de nouvelles publié par l'auteur de *La rage*. Hamelin, comme le savent ses lecteurs, a toujours eu l'art du personnage bien façonné, de même qu'il a toujours cultivé celui d'une narration au *je* exempt de l'auto-indulgence, prompt aux aveux d'impuissance. On peut observer ainsi, çà et là dans l'œuvre, les symptômes d'un conflit interne, aussi masochiste que fécond, propre à une certaine virilité poétique de l'écrivain nord-américain qui fréquente la sauvagerie avec une sensibilité trop grande. Les nouvelles de *Sauvages* portent ce conflit à son acmé. Dans «My», un débroussailleur forestier lit «tout Nietzsche» avant de «passer à Thoreau». Dans la magnifique «Regarde comme il faut», le narrateur s'efforce «de faire le lien entre Leonard Bernstein qui dirigeait l'orchestre philharmonique dans la Grosse Pomme et [son] grand-père jobbeur dans le haut de la Mattawin». Mais les Hemingway, Kerouac ou Gauvreau, chez Hamelin, ont changé de visage. Ils s'appellent désormais Norm Beausecours, Jean-Paul Vercheval ou Mervin Bonneau. À Montréal, ils croupissent dans des chambres poisseuses, des pièces «grandes comme ma gueule». Dans un chalet de La Patrie, ils se soûlent, haranguent pesamment leur entourage avant de réclamer un fusil pour saluer le

nouveau millénaire avec des coups de feu vains. À Trois-Rivières, ville qui voudrait enclorre la poésie, ils pissent sur les statues et crient leur déconfiture de rejets de race surhumaine. Un regard coupable parcourt dans plusieurs des nouvelles cet aréopage déconfit : Samuel Nihilo, figure de l'écrivain qui à défaut de masque s'avance ganté, comme si la sauvagerie, naguère rageuse, devait maintenant se manipuler avec un soin coupable. L'*alter ego* écrivain se mortifie à plusieurs reprises dans le recueil : « Spectateur de la foutue mort et petit chien renifleur de ce relent qui ne trompe personne et surtout pas toi, et pour sauver quoi et pour nourrir quelle œuvre voyeuse encourager quelle passion malsaine alimenter quel lointain écrit et trahir qui ? » Le bien-nommé livre d'Hamelin nous répète ainsi en dix nouvelles qu'on n'écrit pas impunément ce mot de « sauvages », comme on ne parle pas aisément de l'endroit qui nous a vus naître. Ses personnages les plus écorchés regardent leur lieu d'origine à partir de leur bassesse. À la question « Montre-moi où t'es né », ils « [indiquent] un point situé quelque part dans le coin gauche, loin vers le haut. Par là ». Ils n'ont plus qu'une langue « à jamais impuissante à nommer l'âpreté des trous de mines et des parcs à résidus, les rues à moins de 50 Fahrenheit, les bars d'Indiens... » ; « un français tout croche qui sent le juke-box et la bière tiède, le restaurant chinois et le ski-doo », et dont les critiques littéraires s'entichent selon l'humeur du moment. Le sarcasme est limpide. Hamelin n'a pas de pitié pour les précieuses ridicules journalistiques qui voudraient faire du beau littéraire avec la saleté et l'aliénation. Les seuls qui ont droit au nom de poète dans *Sauvages* sont des viandes froides, quasi décomposées. Comment alors regarder en face cette sauvagerie qui n'a plus lieu d'être ? La réponse se trouve sans doute dans ce que fait Hamelin avec la forme même de ses nouvelles. Les meilleures présentent une accélération subite alors qu'elles approchent de leur terme, avant d'être tranchées par l'éclair d'un événement injustifié. Cela frappe ou hurle, puis laisse dans l'hébétude. Ainsi le coup de feu accidentel à la fin de « Comment donner des coups de poing en reculant » ; ainsi la collision nocturne entre la voiture et la

chouette, qui clôt «My». La sauvagerie est dans le livre d'Hamelin ce claquement net et assourdissant d'un monde de pensées et d'incertitudes qui se rompt sans crier gare. Elle laisse le lecteur, autant que les personnages, dans une stupeur mutique et incrédule. Louis Hamelin fait dire à l'un de ses personnages que «tout pourrait continuer d'être un accident», et c'est ainsi qu'on peut appréhender la nouvelle entre ses mains. N'ayant plus de chute à offrir à des êtres parvenus au ras du sol, elle expose encore pour un temps leurs déchirements ou leurs nostalgies, puis d'un coup sec soudain les abat.

Daniel Laforest